

ami. La nouvelle qu'il lui annonçait devait être bien importante, car Ben-Joseph se leva à l'instant, et serrant à la hâte la main de Grégoire et Maria, il s'éloigna avec le Juif.

CHAPITRE XXII.

LE BANQUET JUIF.

Lorsque le bonnetier se trouva seul avec Ben-Joseph, il reprit sa narration, toutefois après s'être assuré que personne ne l'écoutait.

— Selon votre ordre, dit-il, j'ai pris ces bonnets, et criant de temps en temps *bonnets à vendre, bonnets à bon marché*, j'ai suivi le loup (ainsi il appelait le prêtre Martin).



A peine le prêtre fut-il entré dans sa maison, que je l'entendis donner ordre à un homme qui l'attendait de s'attacher aux pas des Juifs acquittés et de reconnaître leur demeure. Il se mit en route, moi je le suivis de loin, toujours criant ma marchandise. D'abord il allait si vite, que j'avais peine à ne pas le perdre de vue. Mais aussitôt qu'il aperçut Esterka avec son père, il ralentit le pas, et j'en fis autant. Nous passâmes ainsi la porte de Saint-Florian et les champs qui conduisent au cabaret du Cheval blanc. Enfin, lorsque le vieillard et sa fille entrèrent dans la cabane, il s'arrêta, et moi, pour mieux observer, je me couchai par terre et suivis du regard tous ses mouvements. Il s'approcha de la cabane, se tourna de tous côtés, et, convaincu que personne ne le voyait, il tira quelque chose de sa poche et fit un signe sur la maison; puis il s'éloigna

en toute hâte, courant comme s'il était poursuivi par des voleurs. Lorsqu'il fut loin, je m'approchai de l'endroit où il avait fait ce signe, et j'aperçus une grande croix blanche tout à fait semblable à celles qu'on a tirées la nuit passée sur les maisons des principaux Israélites. Nul doute que ce ne soit une marque pour désigner les victimes qui doivent être massacrées la nuit prochaine. Vous pensez bien que je me suis empressé d'effacer ce signe fatal.

— Tu as mal fait, répondit Ben-Joseph.

— Quoi! fallait-il laisser la marque qui doit diriger les assassins?

— Il est un autre moyen de les dérouter.

— Lequel?

— C'est de faire des croix semblables sur des maisons chrétiennes. Lorsque les habitations juives et chrétiennes porteront le même signe, ils ne sauront les reconnaître.

— Faire des croix ! un Juif faire des croix ! jamais je ne l'oserai.

— Lorsque la nuit tombera , tu prendras avec toi un camarade , tu traceras une ligne horizontale et lui une ligne perpendiculaire , de sorte qu'aucun de vous ne fera la croix , et qu'elle se trouvera faite.

— Il suffit.

En ce moment , un Juif aborda Ben-Joseph : c'était le même qui s'était emparé de la lettre remise au nain ; il lui présenta une ballot où se trouvaient des masques et divers costumes orientaux. Ben-Joseph , après l'avoir chargé sur son dos , se dirigea vers la cabane de Ben-Himmel.

Esterka se trouvait triste et gênée dans la maison paternelle. Elle avait peine à se remettre aux occupations en quelque sorte oubliées pendant son séjour au palais royal.

Chargée de tout le soin du ménage , de faire les chambres , de préparer les repas , il y a peu de jours encore qu'elle s'acquittait de ces travaux avec plaisir , en riant et chantant. Mais depuis qu'elle a habité le château , il semble que tout ait changé à ses yeux ; elle essaie de se remettre à sa besogne accoutumée , mais c'est avec répugnance et ennui. Libre , elle regrette sa prison , où elle était entourée de luxe et d'élégance , où elle avait des pages à ses ordres , le roi à ses pieds. Cependant elle se résigne par dévouement religieux , et cache son chagrin à son père qui est tout absorbé dans des prières où il exhale ses actions de grâces vers le Seigneur. Quand Esterka se croit sûre qu'il ne la voit point , elle verse des larmes silencieuses et tourne ses regards vers le ciel , comme si elle voulait reprocher à l'Être suprême de lui avoir présenté un avenir bril-

lant pour la replonger dans la solitude et l'obscurité. Elle regrette d'avoir connu Kasimir, dont le souvenir l'empêchera à jamais de recouvrer sa tranquillité passée. Elle redoute son oubli, son inconstance. — Oh! se dit-elle, tout autre amant serait accouru me féliciter, se réjouir avec moi, et lui ne m'a pas même envoyé quelqu'un de ses courtisans pour me donner marque de son souvenir. Il est trop haut placé et moi trop bas. L'amour d'un roi catholique pour une pauvre Juive ne pouvait durer. Tant qu'il m'a vue, touché par mes malheurs et s'apitoyant sur mon sort, il a pris la compassion pour l'amour. Mais déjà peut-être Rokiczana a repris son empire et il m'a chassée de sa pensée.

Elle soupirait, pleurait, et la chambre n'était pas faite, et le travail n'avancait pas.

— Ma fille, dit le vieillard en s'approchant,

la journée a été heureuse; il ne nous suffit pas d'en remercier le ciel, il nous faut encore penser aux pauvres. Prépare un souper pour douze personnes, choisis ce que nous avons de mieux, nous inviterons des amis et quelques malheureux; si nous rencontrons de pauvres voyageurs, ils seront conviés. Rappelle-toi que Ben-Joseph est des nôtres. *L'infatigable*, il s'oubliait pour nous; je serai aisé qu'il trouve un moment de repos dans ma cabane.

Et le vieillard, accoutumé à l'obéissance de sa fille, sans attendre sa réponse, l'embrassa, et sortit une canne à la main, en cherchant des pauvres qui honorassent de leur présence son repas du soir.

Les occupations accoutumées étaient déjà un supplice pour Esterka; qu'est-ce donc des soins extraordinaires qu'on lui impose? Il lui faut préparer un repas pour douze per-

sonnes, apprêter les mets, servir la table, nettoyer la vaisselle, veiller à la cuisson, à la salaison, elle, amante de Kasimir, future reine de Pologne. Toutefois Ben-Himmel avait prononcé une parole qui inspira du courage à Esterka, et lui donna une soudaine énergie. Cette parole était *Ben-Joseph*, Ben-Joseph qui lui a parlé brusquement, qui l'a fait rougir et baisser les yeux. — Et pourquoi? se dit-elle; quel crime faisais-je en me rendant au château royal? N'était-ce pas mon devoir d'aller tomber aux genoux du monarque qui m'a protégée? Et la reconnaissance est-elle un crime? Ah! s'il croit qu'un autre sentiment m'anime, que je me sois laissé éblouir par la puissance royale, et que j'aie pu oublier que dans mes veines coule le sang de David, je saurai lui prouver son erreur; je saurai lui cacher mes larmes, mon amour, ma faiblesse et mes regrets

amers. Je saurai paraître tranquille, insouciant et gaie comme jadis. Malgré son œil perçant, il ne lira en mon âme aucun changement.

Et elle se mit à la besogne avec toute l'énergie d'une femme dont l'orgueil est blessé, et qui, prête à mourir de douleur, sourit pour que l'homme qui l'a humiliée ne puisse jouir de sa souffrance. La chambre fut bientôt arrangée, le feu allumé; elle prépare les mets et emploie surtout son art culinaire à varier la préparation des poissons de différentes espèces, principal aliment des Juifs. Elle les fait bouillir, rôtir, les farcit, les assaisonne; ensuite elle pétrit des gâteaux avec du miel et soigne une pâtisserie favorite de son père, où il ne manque ni sucre, ni amandes, ni raisins. — Ben-Himmel, se dit-elle, tu peux inviter tes convives, c'est

un magnifique banquet que leur prépare l'amante de Kasimir.

Lorsque tout était rangé et que le repas fut prêt, le jour commençait à tomber. Déjà les paysans retournaient dans leurs cabanes en ramenant des champs les troupeaux de leurs maîtres. On entendait de loin le mugissement des vaches et des taureaux, le bêlement des moutons, le hennissement des chevaux et les aboiements des chiens, unis aux cris des pasteurs. Les échos répétaient ces mille bruits confus et incohérents. Esterka machinalement se dirigea vers la croisée; mais ses yeux fixaient sans voir, et le spectacle riche et varié que présentait la campagne au déclin de la journée ne put captiver son attention. Elle ne voyait pas le taureau orgueilleux au long cou, et dont le front obscurci, les cornes hérissées menaçaient tout étranger qui oserait appro-

cher de son sérail de vaches qui le suivaient comme des esclaves fidèles. Que lui importe le spectacle des béliers sérieux, marchant gravement en avant, secouant la tête avec suffisance, fiers comme des membres d'academies savantes, de conduire un cortège de moutons qui répètent leur voix en échos serviles. Ni la course inconstante et joyeuse des chevaux robustes et agiles n'attire ses regards, ni l'aspect pittoresque des nombreux troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux, qui descendent des collines, sortent de la forêt, quittent les bords de la Vistule pour être chacun conduit, dirigé vers le village où il reposera la nuit. Le soleil, jetant ses derniers rayons, projetait de longues ombres horizontales semblables à des êtres surnaturels, aux géants fabuleux de la montagne, arrivés expressément pour assister à ce tableau animé. Tant que les divers

troupeaux avaient été éloignés de leurs villages, ils cheminaient lentement, en ordre; mais sitôt qu'ils eurent reconnu leurs habitations, ils s'élançèrent tumultueusement chacun vers leur écurie ou leur étable. Les prairies, les champs restèrent solitaires; les échos devinrent silencieux; les teintes colorées du ciel pâlirent et s'éteignirent successivement; le soleil se déroba à l'horizon, et avec lui les ombres de la terre disparurent comme des spectateurs qui se retirent satisfaits.

Esterka était restée étrangère à ce spectacle; toute la nature avait donné et reçu l'adieu au jour pour se recueillir dans le silence et les ténèbres, que la jeune fille, l'œil fixe, ne cherchait qu'à distinguer dans le lointain un messager du château royal; car, tout en craignant l'inconstance et l'oubli de Kasimir, elle s'abandonnait encore à

l'espoir, et attendait à chaque instant une marque de son souvenir.

La brune qui s'étend lui rappelle que son père va arriver avec les convives; elle s'aperçoit que la table n'est pas couverte. En toute hâte, elle jette une nappe blanche, arrange la vaisselle et l'argenterie, et place au milieu un grand candelabre avec sept couronnes dont chacune porte sept chandelles. La splendeur des lumières contraste avec la simplicité de la chambre qui ne se compose que de quatre planches de bois, tout à fait nues; mais tel est l'usage des Juifs. Le jour du sabbat ou de toute autre fête, ils se font un devoir religieux d'allumer un très grand nombre de chandelles. Les pauvres, en ces occasions, afin d'éviter la dépense, fabriquent des chandelles si petites qu'elles ressemblent à des aiguilles allumées. En Pologne, elles portent le nom de *szabasowka*,